

Et ce cœur dévoré des flammes de l'amour,  
Ce cœur qui venait de se livrer à la mort,  
Une lance éruelle, hélas ! le frappa encore,  
Pour en faire jaillir du sang et de l'eau.

O vous tous qui pleurez et qui souffrez,  
Venez ! Dans ce bain ineffable et salulaire,  
Formé par le sang précieux de Jésus,  
Vous serez guéris, consolés et sanctifiés.

Amen.

## LES PETITES SŒURS DE L'OUVRIER

Nous empruntons ce récit suggestif à une excellente peinture de la vie de province, en France, par un écrivain bien connu au Canada, M. René Bazin, dont les œuvres d'imagination, écrites avec un talent d'observation remarquable et avec une haute idée morale, sont très appréciées. Dans le récit que nous publions, on verra combien la charité, chez les *petites sœurs de l'ouvrier*, sait être ingénieuse pour arriver à soulager toutes les infortunées, aussi bien celles du corps, que celles de l'âme. C'est l'apostolat qui convient à notre siècle et dont il a le plus grand besoin.

Vous ne connaissez assurément pas le père Louvard, dont je vais vous parler. Il n'est pas ce qu'on appelle sympathique. Petit, la poitrine creuse, le teint rouge, la barbe hirsute, les six premiers jours de la semaine, il rentre à moitié gris ; le dimanche, il l'est tout à fait. Quand on lui parle de ça, il prétend que c'est le chagrin qui le fait boire, et aussi la poussière, car il peigne du chanvre pendant douze heures, à la filature, au commencement du taubourg. Tous les Louvard ont travaillé le chanvre. La femme était ouvrière dans la même fabrique ; le fils aîné, qui a quatorze ans, voudrait bien être embauché à son tour, car la maison n'est pas gaie, aujourd'hui. Elle a toujours été pauvre, mais elle est devenue misérable à cause de la maladie.

C'est le père qui a été malade.

L'hiver, la poussière de chanvre, l'usure par l'ivresse et par l'âge : Louvard avait quatre raisons au moins à donner, quand il s'alita, un jour de janvier. Il n'en donna pas une, vu qu'il était à peu près incapable de parler, tant il toussait souvent, d'une mauvaise toux profonde qui lui brisait le corps. La première nuit il fut veillé par son fils. Mais le petit était si pâle, le lendemain, qu'une voisine se proposa pour le remplacer, une grande femme maigre, qui n'avait pas de repos de tout le jour, à cause de sa demi-douzaine d'enfants. Elle vint, elle soigna deux nuits le père Louvard, qui allait de mal en pis, et qui n'était pas facile à tenir, quand il délirait. Le troisième soir, comme il avait l'air de comprendre, elle lui dit :

— Père Louvard, c'est dans la poitrine que ça vous tient. Y a